

Éloge funèbre de Gérard de Clairvaux (Extraits)
Dans le Sermon 26 sur le Cantique des Cantiques
Prononcé en 1138

Bernard interrompt le cycle de sermons sur le Cantique des Cantiques alors qu'il vient de célébrer les funérailles de son frère. Ce texte très personnel est à la fois un témoignage de la profonde sensibilité de Saint Bernard, de son caractère pragmatique et de sa foi ardente dans le Dieu de la résurrection.

Comme vous avez pu le remarquer, tandis que les autres pleuraient, j'ai suivi ces tristes funérailles les yeux secs. Je suis demeuré debout, sur la fosse, sans répandre une seule larme, jusqu'à ce que toutes les cérémonies fussent entièrement achevées. Revêtu des habits sacerdotaux, j'ai dit pour lui, de ma propre bouche, les prières accoutumées, et de mes propres mains, j'ai jeté de la terre sur le corps de mon bien-aimé qui devait bientôt lui-même être réduit en terre. Ceux qui me regardaient pleuraient et s'étonnaient de ce que je ne pleurais pas aussi ; et ils n'avaient pas tant pitié de lui que de moi qui l'avais perdu. Car, où est le cœur de fer qui n'eût point eu alors compassion de moi, en voyant que je survivais à mon frère Gérard ? C'était une perte commune à tous, mais ce n'était rien au prix de la mienne. Pour moi, je résistais aux sentiments de mon cœur, autant que la foi me donnait de force, m'efforçant même, malgré moi, de n'être point ému de cet événement si funeste, en me représentant que c'était comme un tribut à la nature auquel tout homme est soumis, une nécessité inévitable de notre condition, un effet du commandement de celui qui est tout-puissant, du jugement de celui qui est souverainement juste, un fléau d'un Dieu terrible, et enfin le bon plaisir du Seigneur. Dès lors et dans la suite, j'ai gagné toujours sur moi de ne pas m'abandonner aux pleurs, quoique je fusse bien troublé et agité au dedans de moi. J'ai pu commander à mes larmes, mais non pas à ma tristesse ; et, comme il est écrit : « J'ai été dans le trouble, et n'ai point parlé (Ps 73,5). » Mais ma douleur ainsi retenue a jeté en moi de plus profondes racines, et est devenue d'autant plus violente que je lui ai moins permis de se répandre, je suis vaincu, je l'avoue. Il faut que ce que je souffre au dedans de moi éclate au dehors. (...)

Vous savez, mes enfants, combien ma douleur est juste, combien ma plaie est grande et cruelle. Car vous voyez quel fidèle compagnon m'a abandonné dans le chemin où je marchais, comme il était vigilant, laborieux, doux et agréable ! Où trouverai-je un aussi bon ami, qui m'aime autant qu'il m'aimait ? Il était mon frère par la nature, mais il l'était bien plus par la religion. Plaignez, je vous prie, mon malheur, vous qui le connaissez. J'étais infirme de corps, et il me portait : j'étais faible dans l'âme, et il me fortifiait. J'étais négligent et paresseux et il me stimulait. J'étais sans prévoyance et sans soin, et il m'avertissait de mon devoir. Pourquoi faut-il que tu m'aies été arraché ? Pourquoi faut-il que tu m'aies été ravi d'entre les mains, ô mon cher ami, homme admirable, toi qui étais si fort selon mon cœur ? Nous nous aimions si tendrement pendant notre vie, comment se peut-il faire que nous soyons séparés par la mort ? Séparation pleine d'amertume, et que la seule mort pouvait causer ! Car quand est-ce qu'étant tous deux vivants tu m'eusses abandonné ? Cette horrible division est un ouvrage de la mort. Qui n'aurait épargné le lien qui nous unissait ensemble, d'un amour si doux et si tendre, sinon la mort, cette ennemie de toute douceur ? Oui, c'est bien une mort, celle qui, ravissant une seule personne, en a tué deux d'un même coup ! (...)

Puisque pour la perte que tu as faite de nous, tu as reçu en récompense des joies et des bénédictions infinies, et qu'au lieu de la satisfaction que tu avais de ma présence, et est si peu

considérable, tu jouis de la présence immortelle de Jésus-Christ, tu ne souffres aucun dommage de ton absence d'auprès de moi, car tu es mêlé aux chœurs des anges. Tu n'as donc point sujet de te plaindre de ce qu'on t'a comme rivé à moi, puisque le Seigneur de majesté te fait part abondamment de sa présence et de celle de ses bienheureux. Mais moi, qu'ai-je reçu qui me tienne lieu de toi ? Combien je voudrais savoir quel sentiment tu as maintenant de moi, qui étais l'objet de tes plus tendres affections, et qui suis accablé de soins et de peines, privé que je me trouve de l'appui qui me soutenait dans ma faiblesse ; si néanmoins il t'est encore permis de songer aux misérables, maintenant que tu es entré dans l'abîme de la lumière, et comme englouti dans l'océan d'une félicité éternelle. Car peut-être si tu nous as connu selon la chair, tu ne nous connais plus à cette heure ; peut-être, entré dans le lieu de la majesté et de la puissance du Seigneur, tu ne te souviens que de sa justice, et nous as entièrement oublié. Mais celui qui est attaché à Dieu, n'est qu'un même esprit avec lui, et est tout transformé dans son amour. Il ne peut avoir de pensée ni de goût que pour Dieu, et tout ce qu'il goûte et pense est Dieu même, parce qu'il est tout plein de lui. Or Dieu est amour, et plus une personne est unie à Dieu, plus elle est remplie d'amour. Et quoique Dieu soit impassible, il n'est pas incapable de compassion, puisque c'est une qualité qui lui est propre de faire toujours grâce et de pardonner. Il faut donc aussi, mon cher frère, que tu sois miséricordieux, puisque tu es uni à celui qui l'est si fort. Il est vrai que tu ne peux plus être malheureux, mais bien que tu sois incapable de souffrir, tu ne laisses pas de compatir aux souffrances des autres. Ton affection n'est pas diminuée, mais changée, et, en te revêtant de Dieu, tu ne t'es pas dépouillé du soin que tu avais de nous, puisque Dieu même daigne bien en prendre soin. Tu as quitté ce qu'il y avait d'infirmes en toi, mais tu n'as pas perdu ce qu'il y avait de charitable ; car la charité ne se perd point (*1Co 13,8*) tu ne m'oublieras jamais.

Il me semble que j'entends mon frère qui me dit : une mère peut-elle oublier le fruit de ses entrailles (*Is 49,15*) ? Mais quand elle l'oublierait, moi je ne t'oublierai pas. Certes, mon cher frère, j'ai bien besoin qu'il en soit ainsi. Tu vois le lieu et l'état où je suis, où tu m'as laissé. Je n'ai personne qui me tende la main. A tout ce qui m'arrive, je regarde, comme j'avais coutume, vers mon cher Gérard, mais il n'est plus là. Alors, dans mon malheur, je pousse des soupirs et des gémissements, comme un homme privé de tout secours. Qui consulterai-je dans mes doutes ? A qui aurai-je recours dans mes adversités ? Qui portera mon fardeau ? Qui écartera les périls qui me menacent ? N'étaient-ce pas les yeux de mon Gérard qui conduisaient tous mes pas ? N'était-ce pas toi, mon cher frère, qui connaissais mieux que moi toutes mes peines, qui les portais plus que moi, qui les ressentais plus vivement que moi ? N'étaient-ce pas tes discours si charmants et si efficaces qui me retiraient si souvent des entretiens séculiers, et me rendaient à mon bienheureux silence ? Car le Seigneur lui avait donné une langue savante, pour connaître quand il était à propos de parler. Il satisfaisait tellement ceux de la maison et ceux du dehors, par la sagesse de ses réponses, et par les grâces que Dieu avait mises sur ses lèvres, que lorsque quelqu'un lui avait parlé, il n'avait plus besoin de venir à moi. Il allait de lui-même au-devant de tous ceux qui venaient pour me voir, de peur qu'ils ne troublassent mon repos. S'il y en avait quelques-uns qu'il ne pût pas satisfaire par lui-même, il me les amenait, et il renvoyait les autres. O homme d'une merveilleuse industrie ! O ami fidèle ! Il cherchait à plaire à son ami, et il ne manquait pas néanmoins aux devoirs de la charité. Qui s'est jamais retiré de lui les mains vides ? Les riches recevaient de lui des conseils, et les pauvres de l'assistance. Certes, celui qui ne faisait point difficulté de prendre tant de soins pour me décharger, ne cherchait guère ses propres intérêts. Son extrême humilité lui faisait croire que mon repos était plus utile à la maison que le sien. Quelquefois pourtant, il demandait à être déchargé de cet emploi, et priait qu'on le donnât à un autre, qui s'en acquitterait mieux que lui. Mais où l'aurait-on trouvé ? Ce n'était point par un désir déréglé, comme il est assez ordinaire, mais par la seule vue de la charité qu'il s'appliquait à ces exercices. Car il travaillait plus que tous les autres, et recevait moins de fruit

de son travail que pas un ; en effet, il donnait aux autres les choses nécessaires, comme la nourriture et les vêtements, et il en manquait souvent lui-même. Aussi, lorsqu'il se sentit sur le point de quitter ce monde : « Mon Dieu, dit-il, vous savez, que quant à moi, j'ai toujours soupiré après le repos, et désiré n'avoir soin que de mon âme, et n'être plus occupé que de vous. Mais j'ai été retenu par la crainte de vous déplaire, par la volonté de mes frères, par le désir d'obéir, et surtout par l'amour sincère que je portais à celui qui est tout à la fois mon frère et mon abbé. » Cela est vrai. Je te rends donc grâces, ô mon frère, de tout le fruit des travaux que j'ai entrepris en vue du Seigneur, s'ils en ont produit quelqu'un. Si j'ai rendu quelque service à mes enfants ; si j'ai contribué en quelque sorte à leurs progrès dans la vertu, c'est à toi que j'en suis redevable. Tu te chargeais du soin des affaires de la maison ; grâce à toi, je pouvais vivre en repos pour mon bien, m'occuper plus saintement des devoirs où Dieu m'engageait, ou servir plus utilement mes enfants ; en leur donnant des instructions. Car comment n'aurais-je pas été en repos au dedans, quand je savais que tu agissais au dehors, toi qui étais ma main droite, la lumière de mes yeux, mon cœur et ma langue. Et c'était une main infatigable, un œil simple, un cœur rempli de conseils, et une langue parlant toujours avec jugement, ainsi qu'il est écrit : « La bouche du juste méditera la sagesse, et sa langue parlera avec jugement (*Ps 40,30*). »

Mais qu'ai-je dit, qu'il agissait au dehors, comme s'il n'eut pas su aussi ce qui était de l'intérieur et du dedans, et qu'il eût été étranger aux dons spirituels ? Les personnes spirituelles qui l'ont connu savent combien ses paroles étaient pleines du Saint-Esprit. Ceux qui vivaient avec lui savent que ses mœurs et ses affections ne tenaient rien de la chair, mais étaient embrasées du feu de l'Esprit. Qui était plus rigide que lui dans l'observance de la discipline ? Plus rigoureux à mater son corps, plus élevé et plus sublime dans la contemplation, plus subtil dans les entretiens et les conférences ? Combien de fois ai-je appris dans sa conversation des choses que j'ignorais ? Venu pour instruire, je m'en retournais instruit moi-même ? Et il ne faut pas s'étonner si cela était ainsi à mon égard, puisque des hommes éminents en science et en sagesse témoignent que la même chose leur est arrivée. Il ne savait pas les lettres humaines, mais il avait un sens excellent qui trouvait ce qu'il n'avait point appris ; il avait un esprit merveilleux qui répandait la lumière partout. Il n'était pas seulement grand dans les grandes choses, mais aussi dans les plus petites. Mais qu'est-ce qui lui échappait, par exemple, dans tout ce qui concerne les bâtiments, la culture des terres ou des jardins, les eaux et tous les autres arts ou travaux de la campagne ? Oui, je vous le demande, y avait-il en ce genre quelque chose qui fût étranger à son savoir ? Il aurait pu en remontrer aux maçons, aux artisans de toute sorte, aux agriculteurs, aux horticulteurs, aux cordonniers et même aux tisserands. Il fut le plus entendu de tous, au jugement de tout le monde, il n'y avait que lui seul qui ne croyait pas l'être. Plût à Dieu que cette malédiction de l'Écriture « Malheur à vous qui êtes sages, à vos yeux (*Is 5,21*), » ne regardât pas plus que lui certains autres qui sont bien moins sages que lui. Ceux à qui je parle savent que ce que je dis est vrai, et savent qu'il y en a encore bien plus que je n'en dis. Mais je passe beaucoup de choses, parce qu'il est mon frère et de mon sang. Néanmoins, je dirai hardiment qu'il m'a été utile en tout, et plus que tous mes autres enfants. Il me le fut dans les grandes et les petites choses, dans les affaires publiques et dans les affaires privées, dans le monastère et hors du monastère. C'est donc avec raison que j'étais si fort attaché à lui, puisqu'il était mon tout. Il ne me laissait guère que l'honneur et le nom de supérieur ; il en faisait toutes les fonctions. On m'appelait abbé, mais c'était lui qui l'était en effet, parce qu'il prenait sur lui tous les soins de cette charge. C'est avec raison que je me reposais en lui, puisqu'il était cause que je pouvais me réjouir dans le Seigneur, prêcher plus librement, prier avec plus de calme et de tranquillité. C'est par ton moyen, ô mon frère, que mon esprit était plus libre, mon repos plus agréable, mes discours plus efficaces, mes espérances plus pleines des onctions de la grâce, mes lectures plus fréquentes, mon cœur plus fervent.

(...) Je pleure mon cher Gérard, c'est lui qui est la cause de mes larmes, lui qui était mon frère selon la chair, mon très-proche parent selon l'esprit, et mon compagnon dans la poursuite du même but.

Mon âme était étroitement attachée à la sienne, mais c'était plutôt l'amitié que la parenté, qui de deux n'en faisaient qu'une. La liaison du sang y contribuait sans doute pour quelque chose, mais l'union des esprits et des volontés et la conformité des humeurs et des inclinations étaient des nœuds bien plus forts et bien plus étroits. Nous n'étions qu'un cœur et qu'une âme, aussi le glaive de la mort a percé également son âme et la mienne ; mais en la séparant en deux, elle en a placé une partie dans le ciel, et a laissé l'autre dans la boue. C'est moi, c'est moi, dis-je, qui suis cette misérable portion couchée dans la boue, et privée d'une partie la meilleure de soi-même, et on me dit : ne pleurez point : On m'arrache les entrailles, et on me crie : Soyez insensible. Je le sens, je le sens malgré moi ; car je n'ai point la dureté de la pierre, et ma chair n'est ni de bronze ni d'airain. Je le sens, certes, et j'en ai une douleur extrême, et ma douleur est sans cesse présente à mes yeux. Celui qui m'a frappé ne pourra pas m'accuser de dureté et d'insensibilité comme ceux dont il dit : « je les ai frappés, et ils n'en ont eu aucun sentiment (*Jr 5,3*). » Je confesse mon affliction, je ne la désavoue pas. On dira qu'elle est charnelle ; je ne nie point qu'elle n'ait quelque chose de l'homme, comme je ne nie point que je ne sois homme. Si cela ne suffit pas, j'accorderai même qu'elle est charnelle, car je suis aussi charnel, esclave du péché, destiné à la mort et voué à beaucoup de peines et de misères. Loin d'être insensible au mal, j'ai horreur de la mort pour moi comme pour les miens. Or, mon cher Gérard était bien à moi, oui, il m'appartenait. Ne m'appartenait-il pas, en effet, lui qui était mon frère par la nature, mon fils par la profession, mon père par le soin qu'il avait de moi, mon compagnon par l'uniformité de nos désirs, et mon ami intime par les sentiments du cœur ? Il m'a quitté, je ressens sa mort, ce coup m'a atteint jusqu'au fond de l'âme ? (...)

Dieu veuille que je ne t'aie pas perdu, mais que tu m'aies seulement précédé. Dieu veuille que je te suive un jour, quoique d'un pas lent, partout où tu iras. Car je ne doute point que tu ne sois allé à ceux que tu invitais à louer Dieu au milieu de ta dernière nuit, lorsque, avec un visage serein et une voix jubilante, tu fis tout à coup entendre, au grand étonnement de tout le monde, ce verset de David : « Vous qui êtes dans les cieux, louez le Seigneur, louez-le au plus haut du firmament (*Ps 150,1*). » Déjà, au milieu de la nuit, mon cher frère, il faisait jour pour toi, et la nuit était à tes yeux aussi claire que le jour. Oui, la nuit était lumineuse pour toi au sein des délices dont tu jouissais. On m'appela à ce miracle, pour voir un homme qui se réjouissait aux approches de la mort, et qui semblait insulter à ses coups. O mort, où est ta victoire, ô mort, où est ton aiguillon ? Tu n'as plus d'aiguillon, tu n'as que des charmes. Un homme meurt en chantant, et chante en mourant. On te regarde comme un sujet de joie, toi, qui es la mère de la tristesse ; comme un sujet de gloire, toi qui es l'ennemie de la gloire ; comme la porte du royaume de Dieu et le port du salut, toi qui es la porte de l'enfer et un gouffre de perdition ! (...)

Gérard va à la céleste patrie en passant par tes dents, non-seulement avec confiance, mais avec joie, et en louant Dieu. Lorsque je fus arrivé, et qu'il eut achevé en ma présence, à haute voix, les dernières paroles du psaume qu'il avait commencé, il leva les yeux au ciel et dit : Mon père, je remets mon âme entre vos mains (*Lc 23,46*) ; et répétant souvent ces paroles : « Mon père, mon père, » il se tourne vers moi avec un visage gai et me dit : « Combien est grande la bonté de Dieu de vouloir être le Père des hommes, et combien est grande la gloire des hommes d'être les enfants et, les héritiers de Dieu ! Car s'ils sont ses enfants, ils seront ses héritiers. » C'est ainsi que chantait celui que nous pleurons, et j'avoue qu'il a presque changé mes pleurs en un chant de joie, car, en contemplant la gloire dont il jouit, j'ai presque oublié ma propre misère. (...)

Que personne ne vienne m'importuner et me dire que je ne dois point m'affliger ainsi. Samuel, qui était si bon, a laissé un libre cours à sa douleur pour un roi réprouvé (*IS 16,1*) ; et David, qui était si vertueux, a fait la même chose pour un fils parricide ; et cela sans faire tort à leur foi, sans accuser d'injustice les jugements de Dieu. « Absalon, mon fils, disait le saint roi David, mon fils Absalon (*2S 18,33*) ! » Et mon frère, n'est-il pas plus qu'Absalon ? Le Sauveur de même, en apercevant la ville de Jérusalem dont il prévoyait la ruine, pleura sur elle (*Lc 19,41*). Et moi, je ne ressentirais pas mon propre malheur, et un malheur qui est encore tout récent ; je ne 'me plaindrais pas d'une plaie si nouvelle et si profonde ? Jésus a pleuré par compassion pour les souffrances d'autrui, et moi je n'oserais pleurer sur mes propres souffrances ? Lorsqu'il était debout devant le sépulcre de Lazare, il ne reprit point ceux qui pleuraient, il ne les empêcha pas de pleurer, bien plus, il mêla lui-même ses larmes aux leurs ; « Et Jésus pleura, dit l'Écriture (*Jn 11,35*). » Ces larmes furent certainement les témoignages de sa nature humaine, non les marques de sa défiance. Car, à sa voix, le mort sortit aussitôt du tombeau, pour que vous ne croyiez pas qu'on ne saurait s'affliger sans préjudice pour sa foi.

Il en est ainsi de nos larmes. Elles ne sont point un signe de notre peu de foi, mais un témoignage de la condition de notre nature. Et si, lorsque je suis frappé, je pleure, ce n'est pas à dire que je blâme celui qui m'a frappé, mais je tâche au contraire d'attirer sa miséricorde et de fléchir sa sévérité. Voilà pourquoi mes paroles, pour être pleines de douleur, n'en sont pas moins exemptes de murmure. N'en ai-je pas même proféré qui sont pleines d'humilité et de soumission, en disant que, par une même sentence très-équitable, l'un a été puni et l'autre couronné, chacun selon ses mérites ? Oui, je le répète, le Seigneur également bon et juste, a agi avec une souveraine équité. Je louerai, Seigneur, votre miséricorde et vos jugements. Que la miséricorde que vous avez exercée envers votre serviteur Gérard vous bénisse. Que le jugement que vous avez rendu contre moi vous bénisse aussi. Dans l'un, vous serez loué parce que vous êtes bon, et dans l'autre, parce que vous êtes juste. Faut-il ne vous louer que de votre bonté ? On doit vous louer aussi de votre justice. « Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont équitables (*Ps 119,137*). » C'est vous qui nous aviez donné mon frère Gérard. C'est vous qui nous l'avez ôté. Et, quoique nous nous plaignions de ce que vous nous l'avez ôté, nous n'avons pas oublié pourtant que vous nous l'avez donné ; et nous vous remercions de ce que vous nous avez jugé dignes de posséder celui dont nous ne sommes fâchés d'être privés que parce qu'il nous eût été bien avantageux de ne l'être pas.

Je me souviens, Seigneur, du pacte que j'ai fait avec vous, et de votre extrême bonté ; et cela me fait connaître davantage combien vous êtes véritable dans vos paroles, et que vous sortez toujours victorieux des jugements des hommes. Lorsque, l'année passée, nous étions à Viterbe dans l'intérêt de l'Église, mon frère Gérard tomba malade. Comme le mal s'augmentait au point qu'il semblait que Dieu l'allât bientôt tirer à lui, je ne pouvais me résoudre à laisser dans une terre étrangère le compagnon de mon voyage, un compagnon comme celui-là, et à ne point le remettre entre les mains de ceux qui me l'avaient confié ; car il était aimé de tout le monde, tant il était aimable. Dans cette détresse, je me mis à prier avec larmes et gémissements. Seigneur, m'écriai-je, attendez jusqu'à notre retour. Lorsque vous l'aurez rendu à ses amis, ôtez-le du monde, si vous voulez, et je ne m'en plaindrai point. Vous m'avez exaucé, Seigneur, vous lui avez rendu la santé ; nous avons achevé l'ouvrage que vous nous aviez enjoint de faire, et nous sommes revenus avec joie, rapportant avec nous les beaux fruits de la paix. J'avais presque oublié la convention que j'avais faite avec vous, mais vous vous en êtes souvenu. Je rougis de ces regrets qui semblent m'accuser de prévarication. Bref, vous avez redemandé votre dépôt, vous avez repris ce qui était à vous. Mes larmes mettent fin à mes discours ; mettez fin, s'il vous plaît, Seigneur, à mes larmes.